

Festival international du film de Locarno Ciel pluvieux sur Locarno

Michel Coulombe

Volume 22, Number 4, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (2004). Festival international du film de Locarno : ciel pluvieux sur Locarno. *Ciné-Bulles*, 22(4), 50–54.

Ciel pluvieux sur Locarno

PAR
MICHEL COULOMBE

La programmation y fait évidemment pour beaucoup dans le profil d'un festival. Tout de même, autant l'admettre, la nature du lieu compte également. Après tout, Cannes c'est le glamour mais aussi la Méditerranée, comme Rouyn-Noranda le Grand Nord et l'accueil chaleureux. Le Festival internazionale del film de Locarno tire quant à lui parti d'un site exceptionnel. Coincée entre les Alpes et le lac Majeur, bordée de palmiers, peuplée de vacanciers, la petite ville du Tessin, la Suisse italienne, se prête bien à une fête du cinéma. D'ailleurs, au confluent des cultures italienne, alémanique et francophone, Locarno s'est taillé une belle réputation depuis 57 ans.

57. festival internazionale del film Locarno.
4-14 agosto 2004.



Catalogue officiel. Catalogo ufficiale. Offizieller Katalog. Official Catalogue.

N'empêche, il est bien difficile pour un observateur de dégager exactement la personnalité du festival. Le cinéma grand public y côtoie les films d'auteur. L'hommage à Marlon Brando et une imposante rétrospective Newsfront/Cinéma et journalisme ont succédé cette année au cycle jazz de 2003. Le court métrage et la vidéo sont aussi au programme. Bref, Locarno est un festival généraliste qui attire un public jeune et une nuée de professionnels, pour la plupart européens. L'événement, comme d'ailleurs le Festival des films du monde de Montréal, doit composer avec la concurrence, souvent féroce, celle notamment de son ancien directeur Marco Muller, aujourd'hui à Venise, qui, murmure-t-on, réglerait ses comptes par programmation interposée. Peu importe diront les statisticiens, et tant pis si les Américains préfèrent les plages de Deauville aux palmiers tessinois : le festival n'a-t-il pas attiré 187 000 spectateurs en 2004? Succès populaire incontestable. Autant l'admettre, ici comme ailleurs le public apprécie les menus éclectiques.

À Locarno, cela va de soi, on parle beaucoup de cinéma. On s'intéresse également, d'heure en heure parfois, jusqu'à l'obsession même, à la météo. Si les conditions météorologiques passionnent à ce point les festivaliers et davantage encore les organisateurs, c'est principalement à cause de l'incontournable Piazza Grande. La grande place. Située comme il se doit au centre de la petite ville, elle constitue, depuis plusieurs années, le cœur du festival. On y a planté un immense écran devant lequel, chaque soir, s'agglutinent plus de 8 000 spectateurs. Du moins quand il fait beau. Lorsqu'il pleut, et il a beaucoup plu du 4 au 14 août cette année, le film est projeté en plein air, promesse tenue, parfois devant une poignée de résistants trempés jusqu'aux os.

La foule quant à elle se replie dans le désordre vers une salle qui ne peut accueillir que plus ou moins 3 500 personnes, ce qui entraîne déceptions et désagréments. Si la préouverture, consacrée à un de ces curieux films musicaux indiens tournés dans la région, exotique Helvétie réinventée par l'Asie, s'est déroulée au sec, la projection de **Fautes d'orthographe**, gentil film de Jean-Jacques Zilbermann (**L'Homme est une femme comme les autres**), en ouverture officielle, a été privée de ciel étoilé. On comprendra donc que chacun s'informe constamment des menaces de pluie, des risques que l'on court à planifier une soirée sur la Piazza Grande et qu'on affiche tantôt un optimisme inébranlable, tantôt un pessimisme bien documenté.

Il faut dire que lorsque le ciel est dégagé, le jeu en vaut la chandelle, non seulement parce que les conditions de projection sont irréprochables mais aussi parce que l'on a établi sur la Piazza Grande un rituel qui prépare habilement les spectateurs à s'abandonner à la magie du septième art, dans la mesure évidemment où le film se montre à la hauteur. Avant la projection, un



cameraman à l'emploi du festival balaie la foule, s'arrêtant un instant sur chacun. Ces images apparaissent aussitôt sur l'écran géant de la Piazza Grande. Certes, il s'en trouve quelques-uns pour détourner la tête, se couvrir le visage et réclamer l'anonymat au moment d'apercevoir leur image surdimensionnée. D'autres, moins timides ou plus exhibitionnistes, saisissent l'occasion pour s'embrasser goulûment sous le regard curieux de la foule, brandir une affiche ou arborer un t-shirt annonçant un film qu'il ne faudrait absolument pas manquer. Puis, invariablement, sous le coup de 21 h 30, la caméra poursuit son mouvement jusqu'à l'horloge du clocher situé au fond de la place. On marque la demie de l'heure. La soirée cinématographique peut commencer.

Le majestueux site de la Piazza Grande (Photo : Fotofestival/Pedrezzini)

Parfois la menace de pluie installe un authentique climat de résistance chez les spectateurs. Ainsi le soir de la projection de **The Notebook**, quatrième long métrage de Nick Cassavetes (**John Q**), le ciel paraissait clément. Pure illusion car il s'est couvert peu à peu et on a vu se profiler dans le ciel, derrière l'écran et une Gena Rowlands indifférente, au-dessus du lac Majeur, les premiers éclairs, accompagnés du tonnerre. Au moment où certains se demandaient encore si c'était bien

des gouttelettes de pluie que le ciel leur envoyait, le très beau héros du film (Ryan Gosling) laissait savoir à sa très jolie amoureuse (Rachel McAdams) qu'il allait pleuvoir. Protestations du public, suivies de trombes d'eau sur le couple parfait puis, tel qu'annoncé, d'une fin de soirée pluvieuse pour les amateurs de cinéma en plein air. La pluie ne fait pas que tremper les sans-abri, il arrive aussi qu'elle crée un état d'esprit, une forme d'urgence qui, dans ce cas précis, a très bien servi le film du fils de John, adaptation d'un roman de Nicolas Sparks. Tenir jusqu'au bout, se caler sous un parapluie de fortune, oublier l'inconfort, faire confiance au cinéma. Comme il fallait s'y attendre, le lendemain on ne parlait plus du film, oublié, évanoui avec la rosée, mais bien de la projection...



Une scène du film **The Notebook** ou quand la réalité rejoint la fiction...

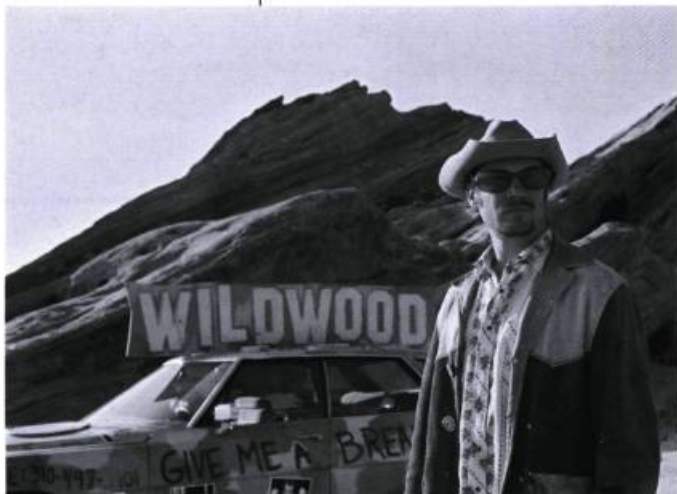


Pourquoi (pas) le Brésil
de Laetitia Masson

Les détracteurs de la compétition du Festival des films du monde, nombreux dans les rangs des journalistes québécois, peuvent se consoler. À Locarno aussi on parvient difficilement à aligner une sélection prestigieuse dans la course aux Léopards. Du moins les réalisateurs les plus en vue ne se trouvaient-ils pas au Tessin cette année et les Américains, discrets, ont tout juste lancé dans la course l'obscur **Poster Boy** de Zak Tucker, prévisible histoire d'élections, de moralité et d'homosexualité dont on s'est vite entendu pour dire le plus grand mal. Le film n'a toujours pas de distributeur aux États-Unis. Au nombre des films en lice une coproduction canadienne, **Ordo** de Laurence Ferreira Barbosa (**Les Gens normaux n'ont rien d'exceptionnel**) qui met en vedette Marie-Josée Croze dans le rôle d'une star de cinéma et, dans un rôle secondaire, Yves Jacques. Dans cette ennuyeuse adaptation d'un roman de Donald Westlake, un marin d'origine grecque découvre que celle qu'il a épousée alors qu'elle avait tout juste 16 ans est devenue une célébrité. Au large,

l'information lui avait échappé. Pas du tout convaincu que ce soit bien elle cette Louise Sandoli dont le visage tapisse les magazines, il part à sa rencontre. Curieusement, comme si on était à court de Grecs en ces temps olympiques, on a confié le rôle d'Ordo Tupikos à un acteur français d'origine arabe, Roschdy Zem, pas du tout crédible. Peu importe, le film se cherche en vain un moteur dramatique, et même le retour de Zorba le Grec n'y aurait rien changé.

Ordo n'est pas le seul film de la compétition à s'intéresser au cinéma, ce qui n'a rien de surprenant car on ne compte plus les cinéastes qui tiennent à exprimer leur fascination pour leur métier, leur environnement, avec l'assentiment de tous les directeurs de festivals, amateurs de cinéma miroir. Ainsi, de toute évidence dans une impasse, la cinéaste française Laetitia Masson (**À vendre**) propose un film d'une incroyable confusion, **Pourquoi (pas) le Brésil**, où elle annonce vouloir faire du cinéma populaire, ce qui ne l'empêche surtout pas de se prendre la tête autour d'un thérapeutique projet d'adaptation d'un livre de Christine Angot accepté alors qu'elle se trouve à court d'argent. Tantôt Elsa Zylberstein y tient le rôle de la réalisatrice, tantôt celui de l'auteure et, comme si cela ne suffisait pas à brouiller les cartes, des personnalités du cinéma français y défendent ici et là leur propre rôle au côté du pédiatre des enfants de Masson. En fait, l'aspect le plus intéressant du film concerne justement ces brefs passages à l'écran d'Alain Sarde, de Daniel Auteuil et de Francis Huster car on ne sait plus trop où se trouve la vérité, ou du moins la réalité. Auteuil est-il effectivement en train de paniquer à l'idée que sa rencontre informelle avec la cinéaste soit intégrée dans un film qu'il ne souhaite pas tourner ou feint-il l'agacement comme le lui commande le scénario? On ne le saura jamais.



Promised Land de Michael Beltrami

Le cinéma occupe aussi l'avant-plan du film suisse-italien de la compétition, **Promised Land** de Michael Beltrami (**Night & Day, Fragments of American Life**). À des milliers de kilomètres des alpages, le cinéaste suisse ajoute ses images à l'abondante collection des road movies américains. Un pauvre type, Ethan Wildwood (Chad Smith), étoile filante oubliée du cinéma hollywoodien, s'y voit offrir une caméra numérique pour tenir la chronique des rencontres qu'il fera sur sa route. C'est donc un apprenti cinéaste qui prend le volant de son véhicule tape-à-l'œil couvert de ses propres photographies et d'appels désespérés lancés aux producteurs et réalisateurs. « Je suis un acteur. Faites-moi travailler! », crie-t-il, dans le désert, au propre comme au figuré, à une Amérique distraite ou indifférente qui estime lui avoir accordé beaucoup plus que les 15 minutes de gloire réglementaires. Négligeant le potentiel dramatique de son personnage principal, égocentrique, excentrique, imprévisible, Beltrami

s'attache rapidement à une triste histoire de mère désespérée, chanteuse itinérante à la recherche de son enfant perdue. Du coup, le film, qu'il mijote depuis de nombreuses années se prend trop au sérieux. Enfin un cinéaste iranien, Hassan Yektafanah, aborde le cinéma sous un angle moins anecdotique. Les deux personnages principaux de **Story Undone**, équipe de tournage réduite, ont payé pour les images exclusives de l'émigration illégale d'un groupe de clandestins en quête d'un monde meilleur. Conscience sociale manifeste ou sensationnalisme, peu importe car lorsqu'on les fait monter dans le bus des fuyitifs, tous les passagers ont le visage couvert d'un masque de carton, ce qui marque le début d'une relation complexe qui s'articule entre la complicité et la répulsion.

Heureusement, le cœur de Locarno ne bat pas que pour ces films autoréférentiels où le serpent cinéma se mord la queue avec délectation. Depuis l'an dernier le festival regroupe plusieurs films, plus d'une vingtaine, présentés dans diverses sections, sous le chapeau des Droits de l'homme. Ainsi la projection de **Forgiveness** du Sud-Africain Ian Gabriel en compétition internationale a permis au festival de marquer le 10^e anniversaire de l'abolition de l'apartheid. Une famille de race noire y est confrontée à un ancien agent de police, blanc cela va de soi, responsable de la mort de leur fils aîné soupçonné d'activités terroristes. Entre la soif de vengeance et le besoin de faire la paix avec le passé, entre une attitude guerrière et un cadre religieux, leur relation évolue en eaux troubles, sans complaisance mais dans la recherche d'un protocole de cohabitation valable pour tous.

Loin de l'agitation et des froufrous qui entourent inévitablement les soirs de première et la compétition, remportée par **Private** de Saverio Costanzo, loin de l'hommage à Ermanno Olmi (**L'Arbre aux sabots**), accompagné de la visite médiatisée du massif Bud Spencer (né Carlo Pedersoli), les courts métrages faisaient le plein de public, les plus courus d'entre eux étant évidemment les suisses. D'autant plus qu'en 2004 la sélection comptait, fait exceptionnel, quatre films tessinois.

Cocktail de cultures linguistiques distinctes, le court métrage suisse épouse les styles les plus divers, loin des vaches, des horloges, des banques, du chocolat, du fromage et des montagnes que l'on associe normalement à la confédération helvétique. De toute évidence, les courts métragistes suisses ne sont pas amateurs de cartes postales. Il y a ceux qui tournent tout bonnement à l'étranger comme les réalisatrices de **Berlin Backstage**, Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, gagnantes d'un concours allemand, comme Yves Pouliquen et son indigeste suspense écolo sauce bretonne **Marée noire**, ou encore Britta Rindelaub, la réalisatrice du **Bord de la table**, qui filme la dépression d'une pauvre fille enfuie en Bulgarie, loin des siens, loin surtout de sa mère. Il y a ceux qui échappent aux quatre langues officielles du pays et leur préfèrent l'anglais comme Pierre Monnard dont le film, **Come Closer**, trace le portrait d'un homme atteint d'une maladie méconnue, le Magnet Emantus, qui le transforme en aimant à êtres humains, ce qui entraîne nombre de désagréments. Ceux aussi qui font dans le film de genre comme Thierry Moro, réalisateur de **Complotto**, première œuvre qui emprunte au cinéma américain. Ceux qui construisent leur film autour d'un sujet comme **La Fidanzata** de Petra Volpe où un homme révèle involontairement son homosexualité à sa grand-mère, moins naïve qu'il n'y paraît, ou **Hoy Maya**, cocasses retrouvailles de deux vieilles femmes qui se sont beaucoup aimées au temps jadis. Ceux enfin qui maîtrisent les codes du clip et de la pub, comme en témoignent l'esthétique léchée de **Solus ad solam** de Mauro Boscarato où



Paul Maillard, facteur de langue de bois de Grégoire Mayor



Chyenne d'Alexandre Meier



La Cérémonie
de Myriam Bouchard

le violoncelle ouvre la porte aux fantasmes et **3^e Sous-sol** d'Olivier Girard, face à face artificiel de deux anciens amants dans un stationnement souterrain conclu sur une chute coup de poing sortie de nulle part.

Et puis il y a les films réussis, ceux qui laissent entrevoir la personnalité d'un cinéaste. Dans le faux documentaire, néanmoins authentique film fauché, **Paul Maillard, facteur de langue de bois**, ingénieuse imitation des films consacrés aux métiers traditionnels, Grégoire Mayor tourne en dérision le discours vide des professionnels de la politique. Il dresse le portrait, piquant, d'un artisan qui fabrique de véritables langues de bois. Alexandre Meier se prête pour sa part à un pur exercice de mise en scène dans **Chyenne**, cinq petites minutes sans paroles où s'affrontent un corbeau et une jeune fille. Le film de fin d'études de Ralph Etter, **Wackelkontakt**, a

quant à lui davantage d'ambition, fable cruelle où une jeune fille en vient à emprisonner et à enchaîner sa grand-mère sénile pour lui éviter l'internement et éloigner les responsables des services sociaux. L'école de cinéma dont le film est issu n'aurait pas tellement apprécié l'évidente cruauté de la proposition, ce qui laisse entrevoir les limites de la formation aux métiers du cinéma.

La compétition des Léopards de demain était, cette année, consacrée à la francophonie. Le Québec y était solidement représenté avec six films, **Noël blank** de Jean-François Rivard, **Déformation personnelle** de Jean-François Asselin, **La Cérémonie** de Myriam Bouchard, **Hit and Run** de Richard Jutras, **Infini** de Guillaume Fortin et **Léo** de Nicolas Roy, lauréat du Pardino d'Argento. Comme c'est souvent le cas dans le secteur du court métrage, la sélection belge se démarquait, comme en témoigne la présence de deux films wallons au palmarès. **Dans l'ombre** d'Olivier Masset-Depasse, visuellement très maîtrisé, est, comme l'annonce son titre, une œuvre sombre. Une boîteuse coupée du monde (Anne Coesens) joue du désir et de la culpabilité pour s'immiscer dans la vie de son voisin et s'offrir à lui, le désespoir cédant la place à l'abandon. Le ton d'**Alice et moi** de Micha Wald est nettement plus léger. Pourtant le film raconte une rupture, pimentée il est vrai par la présence, envahissante, exaspérante, de trois vieilles juives à bord de l'automobile de celui qui est largué, amené une seconde à supplier la femme aimée, la suivante à se justifier.

Lorsqu'on fréquente un grand festival à l'étranger, peu importe lequel, on est frappé de constater à quel point les festivaliers des autres continents habitent des mondes parallèles. Certes, à Locarno comme à Montréal, à l'heure de la mondialisation, on trouve des films qui font la tournée des festivals comme **La Fiancée syrienne** d'Eran Riklis, au programme du Festival des films du monde (récipiendaire de plusieurs prix au palmarès). De plus, certaines productions américaines constituent dorénavant d'indiscutables repères planétaires, comme **The Bourne Supremacy** de Paul

Greengrass, suite de **The Bourne Identity**, programmé sur la Piazza Grande. Quant au reste, force est de constater que bien peu des films du cru 2004 de Locarno sortiront en salles au Québec ou seront même au menu d'un des festivals nationaux. Il y avait bien **Samsara** de Nali Pan sorti en août à Montréal. Et on peut supposer que l'on verra tôt ou tard le plus récent Volker Schlöndorff, **La Neuvième Porte**, et encore **Dogora**, ce film atypique que Patrice Leconte a tourné, au Cambodge, sur une musique d'Étienne Perruchon. Quoi d'autre? À sa façon, certains jours la planète cinéma paraît immense. ■



Alice et moi de Micha Wald